

**LES COLLECTIONNEURS
D'IMAGES**

ÉDITIONS LA PEUPLADE

339b, rue Racine Est
Saguenay (Québec)
Canada G7H 1S8
www.lapeuplade.com

DISTRIBUTION POUR LE CANADA

Diffusion Dimedia

**DIFFUSION ET DISTRIBUTION
POUR L'EUROPE**

CDE-SODIS

DÉPÔTS LÉGAUX

Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2021
Bibliothèque et Archives
Canada, 2021

ISBN 978-2-924898-90-1

Titre original : *Glansbilætasamlararnir*

© JÓANES NIELSEN, 2005

© INÈS JORGENSEN, POUR
LA TRADUCTION FRANÇAISE, 2021

© MALAN MARNERSDÓTTIR

POUR LA POSTFACE, 2021

© ÉDITIONS LA PEUPLADE
POUR L'ÉDITION FRANÇAISE, 2021

.

Ce livre est publié en collaboration et avec le soutien
du Laboratoire international de recherche sur l'imaginaire
du Nord, de l'hiver et de l'Arctique de l'Université du Québec
à Montréal, dirigé par Daniel Chartier.

Cette publication a bénéficié du soutien du Gouvernement
des Îles Féroé (Mentanargrunnur Landsins), que nous
remercions. Il s'inscrit dans le cadre des travaux du projet
« Québec - Îles Féroé : penser l'avenir du livre en interaction
culturelle », soutenu par le Ministère des Relations
internationales et de la Francophonie du Québec,
le Ministère de la Culture et des Communications du Québec,
ainsi que le Conseil nordique des ministres.

TRADUIT DU DANOIS PAR
Inès Jorgensen

POSTFACE ET VALIDATION LINGUISTIQUE
À PARTIR DU TEXTE ORIGINAL FÉROÏEN PAR
Malan Marnersdóttir

LES COLLECTIONNEURS D'IMAGES

Jóanes Nielsen

LA PEUPLADE ROMAN

Djalli fut le premier à mourir de la classe d'âge 1952 de l'école Saint-François. Son véritable prénom était Djóni, mais les élèves ne l'appelaient jamais que Djalli, et peu à peu, les nonnes aussi se mirent à utiliser ce surnom particulier, aux sonorités vibrantes. Et Djalli ressemblait assez à son surnom. Si, d'après un son, on essayait de s'imaginer une ambiance, alors djaller pourrait avoir quelque chose à voir avec la légèreté et la fuite. Dès ses onze ans, il mourut d'une méningite.

Le deuxième de la classe à mourir fut Ingimar. Il passa par-dessus bord au large du Groenland, à l'âge de vingt-trois ans. Les restes de son long corps maigre reposent dans la zone de pêche à la crevette située à l'ouest de Sisimiut.

Staffan mourut cinq ans plus tard. Des enfants le découvrirent sous un buisson dans la commune libre de Christiana, à Copenhague.

Fríðrikur grandit à l'orphelinat. Sa mère était venue à Tórshavn pour aller au collège et, comme bon nombre de filles venues des villages, elle vivait à l'internat que dirigeaient en ce temps-là les religieuses. À quinze ans, elle tomba enceinte et, sans surprise dans une telle institution,

cet acte devait être puni. Elle fut renvoyée, et Friðrikur n'était âgé que de quatre jours quand cette pauvre fille se suicida. D'ordinaire, les enfants de l'orphelinat allaient à l'école communale. Cette école était gratuite, alors que les parents qui mettaient leurs enfants à Saint-François payaient des frais mensuels fixes. Mais Friðrikur était une exception. Et l'exception avait à voir avec le sentiment de culpabilité. Les Sœurs s'arrangèrent pour qu'il soit autorisé à fréquenter leur école et, jusqu'à son assassinat à l'automne 1982, il fut en réalité leur fils adoptif.

Olaf devint politicien et mourut d'une maladie dont il est interdit de mourir aux Îles Féroé. Et pas seulement aux Îles Féroé, mais dans bien d'autres petites sociétés, où les secrets les plus intimes des gens sont souvent sur la place publique. On dit aussi que les Islandais qui ont contracté le sida essaient de quitter leur pays pour mourir et, comme pour les Féroïens, le voyage les mène souvent à Copenhague, la vieille capitale de la Communauté du Royaume du Danemark.



DJALLI

Djali cessa de collectionner des images en troisième année. Tout le monde arrêta en même temps. Et, d'un jour à l'autre, les albums d'images furent fermés pour ne plus jamais être rouverts. Djali avait à la fois la plus belle et la plus inhabituelle des collections d'images de la classe. Par beau temps, les collectionneurs d'images avaient l'habitude de se retrouver près du poulailler des nonnes. Environ sept à huit enfants. Le poulailler était situé au nord de l'aire de jeu, ils s'asseyaient sur l'herbe avec leurs albums et leurs boîtes, et ils se montraient leurs images. Kári en avait hérité quelques-unes de sa sœur Elgerda. Elles avaient été rangées pendant plusieurs années dans une boîte à cigares qui sentait le bois et le tabac. Sur le couvercle était écrit *Havana* en grandes lettres. Dagmar, qui portait des lunettes, les enlevait souvent quand elle voulait regarder une image. Elle la tenait devant elle les bras tendus et l'approchait

de plus en plus près de ses yeux, comme pour en examiner chaque détail.

La plupart des images étaient tirées de contes. Il y avait Blanche-Neige et les sept nains. Et aussi des images de sa belle-mère, parfois en sorcière parfois très belle. Mais la plus ravissante des images de Blanche-Neige était celle où elle était allongée dans le cercueil. Tous les habitants de la forêt la pleuraient – les oiseaux, les animaux et les sept nains qui avaient recueilli la jeune fille. Toutefois, au plus profond d’eux-mêmes, les enfants savaient qu’elle se réveillerait à nouveau. C’est pour ça que son corps inanimé luisait d’une beauté exceptionnelle dans le cercueil de verre. Ils avaient aussi des images de princesses dans des carrosses blancs et, sur les images de princesses, il y avait souvent des paillettes bleues ou vertes. De nombreuses images étaient religieuses. On y voyait des anges féminins qui guidaient les enfants à travers des forêts dangereuses. Il y avait aussi l’image d’un ange qui, les coudes appuyés sur un nuage, regardait les cieux de ses grands yeux rêveurs.

— L’enfant Jésus dort toujours, dit Djalli. Je ne veux plus d’images de lui.

— Mais il tend les mains vers nous, dit Dagmar.

— Oui, oui. Mais j’en ai déjà plusieurs de lui.

— Soit il dort, soit il est mort et accroché sur la croix, dit Olaf.

— On ne doit pas médire de Dieu, avertit Dagmar.

- Je ne médis pas, répondit Olaf.
- Est-ce que Jésus est Dieu ? demanda Bjarki.

Il n'avait que récemment commencé à collectionner des images, et plusieurs d'entre elles provenaient de paquets de Corn Flakes et de flocons d'avoine. Sa mère l'avait aidé à coller du papier argent au dos des images et, même si elles étaient différentes, elles avaient de l'allure. Or, ce n'était pas l'avis des collectionneurs d'images avertis. Ils exigeaient la vraie marchandise et n'appréciaient pas ses manières de fils à maman, comme disait Kári.

- T'es idiot. Dieu est son père, gronda Dagmar.
- Peut-être que Jésus avait une sœur et que nous n'en savons rien, dit Fríðrikur.

Lui-même ne possédait pas d'images. On ne pouvait pas avoir d'images à soi quand on vivait à l'orphelinat. Seulement, il aimait bien être avec les collectionneurs d'images. Ils ne se battaient pas non plus autant que les autres enfants. Pas, en tout cas, quand ils étaient assis sur l'herbe près du poulailler. Et puis Djalli et Fríðrikur étaient amis.

- Je trouve quand même bizarre que Jésus soit enfant unique, continua Bjarki.
- Moi, je ne trouve pas ça bizarre du tout. Moi aussi, je suis enfant unique, répondit Dagmar.
- Peut-être que le Saint-Esprit était la sœur de Jésus, insista Bjarki.

Dagmar se fâcha :

— Tu dis toujours des bêtises. Je ne supporte pas qu'on dise tant de bêtises. Le Saint-Esprit ? Oui, le Saint-Esprit, c'est quelque chose d'étrange fait d'air.

— Nous ne voyons jamais Dieu, son fils est accroché sur une croix, et le Saint-Esprit, ce n'est que de l'air ! Olaf secoua la tête.

— Hannis aussi est plein d'air, rigola Kári.

Même Dagmar dut rire. Assis sur l'herbe, ils riaient tous à gorge déployée. Hannis était un des costauds de la classe, et les garçons qui collectionnaient des images, il les appelait des gonzesses.

Un jour, Djalli montra à ses amis des images, inhabituellement belles, de chevaliers. Elles étaient imprimées sur du papier épais et rien que de sentir le poids d'une telle image était en soi un plaisir. En effleurant délicatement l'image du bout des doigts, on percevait le bord des mentons et les poils des chevaux. Mais, échanger une image aussi exceptionnelle, c'était impensable. Djalli les avait reçues d'Islande et, quand on lui demandait qui les lui avait envoyées, il disait que c'était une femme qui avait une grande maison à Reykjavík. Il ne voulait pas dire que cette femme était sa mère. Pas même à Fríðrikur, qui était son meilleur ami.

Un grand événement dans la vie de Djalli fut quand Súrtsey, l'île volcanique, surgit de la mer en 1963. Pendant un cours de géographie, il annonça que, bientôt, on pourrait aller à pied de Tórshavn à Reykjavík. Car

Súrtsey devenait de plus en plus grande. C'était comme si la terre elle-même avait mal au ventre et que chaque jour, elle vomissait une quantité énorme de pierres et de lave. « Les Îles Féroé et l'Islande deviendront un seul pays », affirma-t-il. Une chaîne de montagnes toute neuve réunira les deux pays. Peut-être sera-t-il nécessaire de niveler à certains endroits ou de construire un pont là où les montagnes seront trop hautes et infranchissables. Mais, dans peu de temps, il serait possible de partir de Tórshavn avec sa tente et, après avoir marché quelques jours et dormi dans les nouvelles montagnes, on arriverait à Reykjavík.

L'année même où Djalli mourut, sa sœur Margreta et lui avaient passé les vacances d'été chez leur mère à Reykjavík. Sa sœur y était allée auparavant, mais c'était la première fois depuis cinq ans que Djalli rencontrait sa mère. À ce moment-là, l'éruption était terminée, et pourtant Súrtsey n'était pas encore arrivée aux Îles Féroé. Ils furent obligés de voyager sur le paquebot *Gullfoss* jusqu'à Reykjavík. Djalli ne raconta pas grand-chose sur son voyage. La grande maison de Reykjavík, qui avait étincelé dans son imagination, n'était, dans les faits, qu'une petite maison avec des tinettes dans la cour. Il n'arrivait pas non plus à dire *maman* à sa mère. Même s'ils dormaient dans la même pièce et qu'il entendait sa respiration calme la nuit, sa mère restait la femme étrangère qui avait l'habitude de lui envoyer des colis avec des images de collection.

UNE FEMME
QUI S'APPELAIT KALA

Les gens de Tórshavn connaissaient la mère de Djalli sous le nom de Poula, mais en Islande elle changea de nom et se fit appeler Kala. Elle n'avait presque aucune relation avec les autres Féroïens de Reykjavík. Elle ne participait pas non plus aux fêtes qu'organisait l'Association féroïenne. Elle s'occupait d'elle-même et de son travail comme femme de ménage à l'Hôtel Borg. Mais c'est à Reykjavík que furent reconnus ses dons de clairvoyance, et c'est également autour de cette époque qu'elle changea de nom. Le nom de Kala n'avait pas été choisi au hasard. Une femme ainsi dénommée avait commencé à lui apparaître lorsqu'elle avait neuf ans. Kala était-elle morte ou vivante, elle ne le savait pas, et au début cela n'avait pas non plus beaucoup d'importance. Il arrivait que Kala vienne à elle alors qu'elle était assise sur les escaliers et faisait couler du sable fin entre ses doigts. Parfois aussi, quand Poula était seule sur la plage, quand les rochers étaient chauds et que la pointe sud de l'île de Nólsoy avec son phare se devinait à l'horizon, Kala venait soudain s'asseoir à côté d'elle. De temps en temps, l'intervalle entre ses visites était court, mais il pouvait aussi se passer près de six mois entre deux rencontres. Poula parlait volontiers à sa mère de cette femme si gentille. Au début, sa mère se

réjouissait de ses histoires. Elle était fière d'avoir une fille à l'imagination aussi vive et, s'il s'écoulait trop de temps entre ses récits, il lui arrivait de demander à sa fille comment allait Kala.

Seulement, ce qui étonnait sa mère, c'étaient les nombreux détails de ses histoires. Un dimanche où elles devaient se rendre à un anniversaire, elle comprit soudain qui était réellement Kala. Elle était en train d'habiller sa fille, de lui enfiler des socquettes blanches et une jolie robe rouge. Cependant, même en la suppliant ou en la grondant, il lui fut impossible de lui faire mettre le col, pourtant assorti à la robe.

— La fille de Kala est morte dans son col, disait Poula.

— Je ne veux pas entendre ces histoires de Kala maintenant, dit sa mère.

— Il le faut, dit Poula. La fille de Kala est morte dans son col. Elle n'avait que deux ans. Elle avait grimpé sur la table blanche qui se trouvait près de la fenêtre de la cuisine. La fenêtre était ouverte, il y avait de petits arbres qui poussaient juste devant, et un papillon aux ailes jaune et rouge était posé sur une feuille. L'enfant a tendu la main vers le papillon et, soudain, elle a basculé. Elle n'a pas réussi à se rattraper à la fenêtre, et son col s'est pris dans le crochet du bas. La fille était seule dans la cuisine, personne ne l'a entendue. Elle n'arrivait pas non plus à se retourner, elle était accrochée là et se débattait, le dos contre la maison. Les gens qui

passaient sur la route crurent voir un enfant noir suspendu au crochet, tant son visage était devenu sombre. Malheureusement, il était trop tard. Imagine, maman, si moi, ta propre enfant, je m'étranglais dans un col !

Sa mère fut si troublée par cette histoire que, peu de temps après, elle se rendit chez le pasteur Bojesen avec Poula. Bojesen était danois, mais il comprenait bien le féroïen et il écouta avec grand intérêt la mère lui parler de cette femme bizarre qui rendait visite à sa fille. Ils se trouvaient dans le bureau à l'extrémité est de l'église. Mis à part le bureau lui-même et l'étagère avec tous les registres d'église, la pièce était presque vide. Une robe noire était pendue à un cintre et, au-dessus de la porte basse qui menait à l'église, Jésus était accroché sur la croix. La pipe du pasteur reposait dans le cendrier, et la bonne odeur du tabac donnait une atmosphère bienveillante à la pièce.

— Quelle langue parlait cette femme étrangère ? demanda le pasteur.

— La langue de Tórshavn, répondit Poula.

Le pasteur voulut savoir comment était habillée la femme. Poula réfléchit un instant. Elle pensait qu'elle portait une robe claire qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles. Bojesen nota la réponse.

— Y a-t-il des ampoules au plafond ? demanda-t-il.

— Non, répondit Poula.

— Est-ce qu'il y a des voitures qui passent devant la maison ? Est-ce que tu entends parfois des klaxons ?

Poula fit non de la tête. Alors Bojesen l'interrogea sur les yeux de Kala : de quelle couleur étaient-ils autour des pupilles ? Étaient-ils peut-être rouges ? Ou bien luisaient-ils ?

— Kala est une femme gentille et elle est bonne avec moi, répondit Poula au bord des larmes.

— Non, mon enfant, dit Bojesen, Kala est un démon, et les démons ne sont jamais bons avec les enfants.

Le pasteur se leva du bureau et alla vers Poula. C'était un grand homme mince et, de ses longues mains fines, il fit le signe de croix au-dessus de l'enfant. Mais, quand Poula vit ses mains blanches s'approcher de sa tête et sentit le bout de ses doigts toucher ses cheveux, elle commença à pleurer. Elle se serra contre sa mère en tremblant de tout son corps. Le pasteur se sentit quelque peu mal à l'aise et sembla un instant pris de doute. La mère aussi s'étonnait. Poula se blottissait contre elle et, sans trop réfléchir, la mère demanda au pasteur s'il ne devrait pas asperger un peu d'eau bénite sur l'enfant.

— Ma bonne amie, répondit Bojesen, les luthériens ne font pas usage de ce genre de fadaïses.

— Et si ça aidait ? insista la mère.

— La force de la parole aide.

Un léger sourire se dessina sur les lèvres du pasteur, et il demanda à Poula de venir auprès de lui.

— Vas-y, Poula, lui dit sa mère.

Elle lui fit une petite caresse sur la joue, et sa fille

n'osa pas protester. Elle ne s'opposa pas non plus quand Bojesen prit pour la seconde fois sa tête entre ses mains et pressa les pouces contre ses tempes. Pas très fort, mais avec détermination. Ils demeurèrent un moment ainsi, le pasteur les yeux fermés et Poula regardant droit dans sa veste de tweed, où un long cheveu bougeait dans un flocon de poussière.

Le seul résultat de la visite chez le pasteur Bojesen fut que Poula cessa de parler de son amie. Pourtant, elle continua à recevoir sa visite jusqu'à ses dix-sept ans. Toutefois sans le dire. En partie parce que le pasteur lui avait fait peur, en partie aussi parce qu'elle avait la migraine chaque fois qu'elle parlait de Kala.

— Le pasteur a introduit quelque chose dans ma tête, dit-elle à sa mère. C'est un homme qui fait du mal aux filles.

LA LIBRE-PENSEUSE DE REVAGARÐUR ¹

Poula et Leif Nolsøe furent mariés chez le greffier. Elle avait vingt-deux ans, lui neuf ans de plus. Sur la photo

1. *Revagarður*, « la ferme aux renards ». Ce lotissement de petites maisons alignées avait pris ce nom parce que les maisons ressemblaient aux cages des élevages de renards qui s'étaient développés un temps sur les Îles Féroé.

(Toutes les notes sont de la traductrice.)

de mariage, il porte un costume. La manche droite couvre la moitié de sa main, comme si la veste avait été achetée en prévision de sa future croissance, et de son bras gauche, il tient sa femme. Poula porte un tailleur serré à la taille et ses cheveux sont permanentés. Et tous les deux sourient. Le repas de mariage se déroula dans la salle de la Communauté pentecôtiste, et le soir, ils reçurent des invités chez eux dans leur petite maison du lotissement de Revagarður. Les cadeaux de mariage étaient surtout utilitaires. Les jeunes mariés venaient de s'installer et ne possédaient que le strict nécessaire. Mais, chose exceptionnelle, l'oncle de Leif leur offrit en cadeau la *Grande Encyclopédie illustrée de Salmonsén*. Et, à ce propos, il vaut la peine de mentionner que celui qui en tira le plus de joie, ce fut Djalli.

Leif avait commencé à fréquenter les pentecôtistes tout jeune, mais il était de ceux qui ne témoignaient que rarement. Lui-même disait de son salut que c'était comme une lettre précieuse, une lettre qui n'était pas exposée à la vue. Il la cachait dans sa poche de chemise, près de son cœur, et les gens avec qui il se sentait en confiance avaient parfois le droit d'y jeter un œil. C'était un petit homme mince. Ses yeux dépassaient tout juste au-dessus du volant de son taxi. C'est Olaf Lydersen qui avait dit une fois que Leif était une de ces personnes abominables qui ne feraient pas de mal à une poule boîteuse.

Un certain nombre de pentecôtistes pensaient que Poula était certainement une libre-penseuse et, à la fin des années 1950, c'était loin d'être un compliment. Ce mot avait une couleur sombre et faisait penser à Satan. Que les athées soient traités de libres-penseurs n'avait rien d'étrange. Mais ce sceau pouvait également être apposé sur les gens qui s'opposaient à la base de l'OTAN près de Mjörkadalur. Tout comme sur ceux qui se désaffiliaient de l'Église protestante, non parce qu'ils ne croyaient pas en Dieu, mais parce que l'église, à leurs yeux, était une grande maison morte. Des couples qui vivaient ensemble sans être mariés, ou à *la polonaise*, pouvaient également avoir l'honneur douteux d'être appelés libres-penseurs. Et une version tout à fait particulière de la race des libres-penseurs était un homme d'Argir qui possédait une moto BSA avec side-car. Il avait une femme aux nerfs fragiles, et une des choses qu'elle appréciait le plus, c'étaient les promenades du dimanche matin jusqu'à Hvítanes et Kirkjubøur. Les routes étaient rougeâtres et poussiéreuses. Elle portait des lunettes de conduite rondes et un foulard sur la tête, et lorsque, exceptionnellement, ils croisaient une voiture, elle agitait la main depuis le side-car. Ordinairement, les personnes aux nerfs fragiles étaient envoyées dans une institution au Danemark. Mais le libre-penseur d'Argir adorait sa femme et faisait de son mieux pour prendre soin d'elle à la maison.

Seulement Poula n'était ni athée, ni opposante à l'OTAN, ni même passagère de side-car. Au contraire, elle était de celles qui cherchent authentiquement Dieu. Si elle avait été davantage libre-penseuse, elle aurait peut-être pu se faire la réflexion que, même si une maison porte un nom biblique, ce n'est pas en soi la garantie que l'esprit de Dieu y habite.

Elle se détourna de cette église qui lui avait donné la migraine et qui pensait que ses dons lui avaient été offerts par le Malin. Elle n'allait pas non plus au bal du samedi, comme le faisaient les autres jeunes, ni ne se promenait comme eux sur la jetée après la danse. Au contraire. La plupart de ses trajets l'emmenaient dans les différentes maisons des communautés de la ville. Elle avait été à l'Armée du Salut et à la Communauté des Frères baptistes. Or, sa réputation d'être tourmentée par les démons fit que, ostensiblement, nulle part on ne lui ouvrit vraiment la porte. Poula était une jeune femme qui posait des questions, et quand personne ne lui donnait de réponse satisfaisante, elle essayait elle-même d'en trouver une. Le fait qu'elle resta malgré tout chez les pentecôtistes était dû à sa rencontre avec Leif.

LA VISITE QUI CHANGEA LA VIE

Un soir d'août 1958, on frappa à la porte extérieure de la famille de Revagarður et c'était si tard que Djalli et Margreta étaient déjà couchés et endormis. Leif venait de rentrer et avait garé la voiture et, même si Poula ne demanda pas ce qui se passait, elle vit clairement qu'il y avait quelque chose qui tourmentait son homme.

— Qui vient ici ce soir ? demanda-t-elle en se levant.

— J'ai invité deux des membres du Conseil des anciens, répondit-il.

— Pourquoi ? répliqua Poula étonnée.

— Pour prier.

— Prier ?

— Oui, chuchota Leif.

— Je ne te comprends pas, dit Poula. Tu ne peux pas être plus clair ?

— Je leur ai demandé de venir prier pour toi, dit Leif.

— Le Conseil des anciens vient ici à Revagarður la nuit pour prier pour moi ?

— J'ai peur de ce qui se passe ici chez nous. Je ne te reconnais plus. Tu parles à quelqu'un qui n'est pas là, et je ne sais pas non plus d'où ça vient.

Poula était plus surprise que troublée. On frappa de nouveau, et lorsqu'elle ouvrit la porte de l'entrée, elle vit

le boulanger Hermund Holm et son frère Aksel debout sur le seuil de la porte extérieure. Ils lui dirent bonsoir, et Poula sembla un instant se demander si elle devait les inviter à entrer ou les prier de s'en aller. Eux non plus n'étaient pas à l'aise avec la situation, ça se voyait. Ils avaient tous deux leur manteau du dimanche, et Aksel retira son petit chapeau en voyant le regard perturbé de Poula. Malgré tout, elle s'écarta et ils entrèrent silencieusement dans la cuisine. Leif murmura quelque chose qui pouvait se comprendre comme une invitation à prendre place, puis il demanda à sa femme si elle voulait bien s'asseoir aussi. Mais Poula ne répondit pas. Elle était tout bonnement prise de court. Elle vit Hermund Holm sortir la Bible et la poser sur la table. Elle jeta un coup d'œil vers son mari et le vit se tordre les mains.

— Je comprends que vous êtes venus ici pour chasser de moi les mauvais esprits.

La voix de Poula était assez triste.

— Es-tu tourmentée par de mauvais esprits ? demanda Hermund gentiment.

— Mon propre mari a rapporté aux grands prêtres.

— Nous sommes venus pour bavarder avec toi, dit Hermund.

— Pour prier avec une drôlesse ?

— Leif dit qu'il se passe tant de choses bizarres chez vous. Des portes s'ouvrent toutes seules. Des lumières s'allument et s'éteignent. Les planches du parquet grincent même si personne n'y marche. Et

Leif rapporte que tu parles avec quelqu'un qui n'est pas de ce monde.

— C'est pour cela que vous voulez me stigmatiser ?

— Est-ce vrai ce que raconte Leif ? l'interrogea Hermund.

Poula se tut un instant.

— Je vois et j'entends. Et ces dons, je les ai depuis que je suis petite. Mais je ne les ai pas voulus.

— Personne n'a dit ça, dit Hermund gentiment.

— On n'a pas besoin de tout dire, répondit Poula.

On voit ce que pensent les gens. Je sais que vous ne m'aimez pas.

— Ce n'est pas vrai, Poula.

— Les gens m'appellent libre-penseuse.

— Tout le monde est bienvenu dans notre maison, dit Hermund.

— Je le sais. Vous me dites aussi bonsoir, mais vous pourriez tout aussi bien dire *oiseau de malheur*. Aucune des femmes ne m'a jamais invitée au club de tricot. Aucune.

— Allons, allons. Je ne suis pas ton ennemi. Viens t'asseoir avec nous, dit Hermund d'un ton rassurant.

Mais Poula n'avait envie ni d'être rassurée ni de s'asseoir. Elle se tenait près de l'évier, et une terrible migraine cognait dans ses tempes.

— Quand j'avais onze ans, maman m'a emmenée chez le pasteur Bojesen, et il m'a stigmatisée avec le pouce. Une fille de onze ans ! Et maintenant mon

propre mari dit au Conseil des anciens que sa femme a des relations avec Belzébuth lui-même.

Les larmes se déversaient sur les joues de Poula. Et ce n'étaient pas des larmes de remords. Ses larmes amères coulaient sur les commissures de ses lèvres, et lorsqu'elle prononça le nom de Belzébuth, elle vit que Hermund eut un haut-le-cœur. Leif, tout pâle, était assis à côté de lui. Aksel non plus ne disait rien, mais son visage était aimable. Il lui manquait les doigts de la main gauche, il ne lui restait que le pouce, et celui-ci pointait vers le haut comme la petite queue tronquée d'un chien curieux. Hermund ouvrit la Bible et trouva un passage dans l'Évangile selon saint Luc.

— *Aux côtés des disciples se trouvaient aussi Madeleine et Marie, que Jésus avait libérées des mauvais esprits.* Pense à ces mots, Poula. Il n'y a pas de honte à demander de l'aide. Nous en avons tous besoin. Et c'est aussi pour ça que nous avons la communauté. Nous ne sommes pas tes ennemis. Je suis attristé d'entendre que tu te sens si seule parmi nous. Mais je dois aussi être sincère ce soir. On a un peu peur de toi. Et c'est humain d'avoir peur de ce que l'on ne connaît pas bien. Tu dois me donner raison là-dessus. Nous sommes tes frères et, avec les Écritures, nous pouvons t'aider. Viens et agenouille-toi avec nous.

— Où était Jérémie quand le Seigneur lui a parlé ?

Poula se redressa, s'appuya contre l'évier et regarda ses invités avec gravité.

— Quelqu'un d'autre a-t-il entendu la voix du Seigneur ?

— Ne blasphème pas, dit Hermund. Tu n'es pas prophète.

— Paul a vu un ange du Seigneur en route vers Damas, et Dieu a parlé à Moïse depuis un buisson ardent. Le buisson est-il devenu cendres après ?

— Le Seigneur a parlé à Moïse, c'est vrai. Mais Moïse est un de nos pères. Dans la hiérarchie, il est juste en dessous de Jésus. Tu es une jeune femme, Poula, et tu ne dois pas être orgueilleuse.

— Vous n'écoutez pas ce que je dis. Vous avez fait de ma cuisine une salle de justice et la condamnation a déjà été prononcée.

Leif prit la parole.

— Une nuit, je t'ai entendue dire : « Qui es-tu ? Pourquoi ne me laisses-tu pas en paix ? » À qui parlais-tu cette nuit-là ?

— Je ne sais pas. Peut-être que je parlais à un ange.

— On ne parle pas comme ça à un ange, répondit Leif.

— Qu'en sais-tu ? gronda Poula.

— « Qui es-tu ? Pourquoi ne me laisses-tu pas en paix ? » On parle comme ça à un ange ? demanda Hermund.

Poula passa sa main sur son visage et se massa un peu les tempes. Puis elle dit :

— J'ai eu une fois une drôle de vision. C'était

une grande foule de gens. La foule traversait le ciel. Et c'étaient des gens de tous les temps et de tous les peuples. Il y avait des soldats avec des boucliers fendus, mais aussi des soldats tels qu'ils sont aujourd'hui, et ils traînaient derrière eux des casques cabossés. J'ai vu d'innombrables prêtres et, tout comme les chevaux sont attelés aux voitures, ils l'étaient à de grandes églises. Et il y avait de la lumière dans les églises, et on avait l'impression que les pierres bougeaient ou qu'elles étaient vivantes. La foule traversait lentement le ciel. Il y avait des millions de gens. Ils prenaient autant de place sur la voûte céleste que les aurores boréales. Certains portaient leurs intestins dans des seaux. Certains n'étaient pas de vrais humains; plusieurs bras et têtes étaient fixés sur le même corps. Et même si on n'entendait pas un son, toutes les têtes pleuraient. J'ai vu Adam et Ève, et j'ai cru d'abord qu'ils marchaient en se tenant par la main. Mais en réalité, leurs bras étaient cousus ensemble à grands points grossiers. J'ai vu aussi ma mère et, même si je l'ai appelée, elle ne m'a ni vue ni entendue. Et j'ai vu mon amie Kala. Elle portait sa fille dans ses bras, et la tête de sa fille était noire. Personne ne disait rien. On n'entendait aucun bruit. Le silence était si profond que c'était comme si ma tête allait éclater. J'ai vu aussi Jésus, et ceux que j'ai d'abord cru être ses disciples se sont révélés être une file infinie de joueurs de tambour. Et, comme tous les autres, Jésus et les joueurs de tambour étaient appesantis par le chagrin. Belzébuth aussi était dans la

foule. Il était en costume-cravate. Mais il ne portait pas de chaussures, et je voyais ses sabots, ils semblaient être comme en verre noir. Tous étaient attristés, et ils marchaient et marchaient. Et de grands autocars aussi roulaient à travers le ciel. Ils étaient pleins de squelettes, et des crânes et des vertèbres dépassaient des vitres. Alors j'ai eu le sentiment que c'était la fin du monde que je voyais. Tous ceux qui avaient vécu à tous les temps pleuraient le monde. David et Goliath marchaient ensemble. Et ils n'étaient plus ennemis. Étaient-ils amis, je ne le sais pas. Mais ils avaient en commun un chagrin terrible. Et la lune faisait partie de la foule. Elle était portée par des hommes du Syndicat des ouvriers de Tórshavn. Je ne me souviens pas combien de temps dura la vision. Mais, soudain, je vis clairement ce que tout ce monde faisait dans le ciel. Dieu était mort. Voilà ce qui était arrivé. Et toute l'humanité l'accompagnait au tombeau. J'ai vu l'enterrement de Dieu. C'est ça que j'ai vu.

Les trois hommes écoutaient religieusement. C'était comme s'ils n'en croyaient pas leurs propres oreilles. Un discours d'une telle force, ils n'en avaient jamais entendu, et les mots sortaient de la bouche d'une femme de vingt-sept ans. Et les mots les éveillèrent et, quand Poula se tut, ils semblaient attendre qu'elle en dise plus. Leif aussi s'était éveillé. Il ne connaissait pas sa femme comme ça. Jamais auparavant il ne l'avait entendue parler de cette façon. Elle aurait tout aussi bien pu être une étrangère, mais elle était tellement

belle, telle qu'elle se tenait là, avec des perles de sueur sur sa lèvre supérieure. Il ferma les yeux, ressentit un coup au cœur et, lorsqu'il la regarda à nouveau, il eut le sentiment qu'à cet instant même, elle avait mis le cap hors de sa vie.

— J'ai parfois de telles visions, dit Poula. Ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas demandé à les avoir. Les visions viennent, c'est tout, et je ne peux rien y faire.

— Que signifie cette vision ? demanda Hermund.

— Je crois que ça signifie que les gens ont cessé de croire en Dieu, répondit Poula à voix basse.

Hermund se leva avec fougue, le visage illuminé :

— Exactement ! C'est un appel. Ni plus ni moins. Va dans le monde et fais de tous les peuples mon peuple !

Hermund tira une chaise et demanda à Poula de s'asseoir. Il l'aida à s'installer et l'appela *chère enfant*. Il y avait un châle sur la table de cuisine et il le posa sur ses épaules. Puis il se rassit et joignit les mains. Il remercia Dieu qu'il existe une femme qui s'appelait Poula Nolsøe. Il demanda à Dieu de la protéger lorsque ses visions deviendraient trop puissantes. Et si de mauvais esprits s'y mêlaient, alors Dieu devait faire la même chose que les videurs de boîte de nuit avec les ivrognes qui cherchent la bagarre : les jeter dehors. Il Lui demanda aussi de garder une main sur Leif, afin qu'il n'ait pas aussi peur. Et il demanda également que leur petit foyer soit béni tant qu'un cœur y battrait.